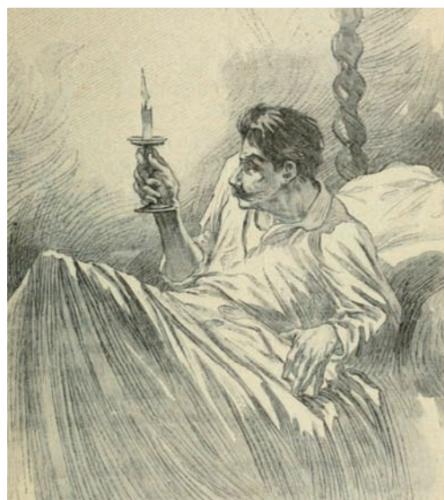


Page de garde de l'édition du recueil *Le Horla* en 1903. Illustrations de Julian-Damazay (DR).



Et soudain je m'éveille, affolé, couvert de sueur. J'allume une bougie. Je suis seul. Illustration de Julian-Damazay (DR).

évidemment songer à la demeure du Croisset, résidence de Flaubert, mentor de Maupassant. Le malheureux poursuit en racontant comment, depuis plusieurs mois, il est victime des persécutions de ce qu'il croit être une créature surnaturelle.

Tout a commencé par un sentiment de malaise, des insomnies, des nuits peuplées de cauchemars et une rapide perte de poids. Et puis des phénomènes tangibles exci-

« J'allai faire un tour en forêt de Roumare. [...] Je pris une grande avenue de chasse, puis je tournai vers la Bouille. » Forêt de Roumare (© SWG).



MAUPASSANT ET « SON » HORLA

Voyage aux confins de la folie et du surnaturel

Le 17 février 1885 paraît à la une du quotidien *Gil Blas* une curieuse *Lettre d'un fou*, signée par un certain *Maufrigneuse*. Dans ce courrier fictif adressé à un médecin, un homme raconte comment sa vie, bien ordinaire et confortable à l'origine, a basculé dans l'horreur. Plongée inquiétante dans le monde de l'inconnu ou exploration des recoins les plus torturés de l'esprit humain ?

LE PREMIER HORLA

Maufrigneuse est en fait le pseudonyme le plus utilisé par Guy de Maupassant pour signer ses histoires à paraître dans le quotidien *Gil Blas*. Le 26 octobre 1886, toujours dans *Gil Blas*, mais cette fois sous son véritable nom, il publie une version plus développée de ce conte. La scène se déroule maintenant dans l'asile du docteur Marrande, « le plus éminent des aliénistes », qui invite des confrères à examiner un patient captivant. Le visage émacié, l'homme se présente, explique qu'il vivait auparavant dans une belle maison avec vue imprenable sur la Seine, adossée à la forêt de Roumare, aux portes de Rouen. Voilà qui fait

a disparu du miroir de sa chambre. Il en déduit que quelqu'un, ou plutôt quelque chose d'éminemment malsain, se tient entre lui et la glace, brouillant ainsi son image. Sa raison vacille : « Mon cher docteur [...] vous apprécierez s'il ne vaudrait pas mieux qu'on prit soin de moi dans une maison de santé plutôt que de me laisser en proie aux hallucinations et aux souffrances qui me harcèlent. » Le nom de Horla n'est nulle part évoqué dans ce texte.

Voilà des mois que « l'auteur » de cette lettre soupçonne l'existence d'êtres invisibles, imperceptibles au commun des mortels avec ses cinq misérables sens. Mais il le sait, lui, qu'ils sont là, ceux qu'il nomme les « passants surnaturels ». Alors il les guette, tente de les surprendre, épie chaque craquement du plancher. Jusqu'à ce jour où... Oh par tous les dieux, quel effroi lorsqu'il constate que son propre reflet

« Puis la fleur s'éleva, suivant une courbe qu'aurait décrite un bras en la portant vers une bouche, et elle resta suspendue dans l'air transparent, toute seule, immobile, effrayante tache rouge à trois pas de mes yeux. » Illustration de Julian-Damazay (DR).



tèrent sa curiosité en aiguissant sa peur. De l'eau et du lait disparurent d'abord d'une carafe, sans explication rationnelle. Les étrangetés se multiplièrent et s'amplifièrent : tige d'une rose brisée et fleur se déplaçant dans les airs, verre se cassant en plein jour sans raison, pages d'un livre qui tournent, comme feuilletées par un lecteur transparent... Hallucination, folie ou... présence malfaisante ? La scène du miroir, empruntée à la *Lettre d'un fou*, ne laisse aucune ambiguïté possible dans l'esprit du narrateur : « Attendez. L'Être ! Comment le nommerai-je ? L'Invisible. Non, cela ne suffit pas. Je l'ai baptisé le Horla. Pourquoi ? Je ne sais point. » Ce texte court s'achève par une explication eschatologique, sur fond de « vampires invisibles » qui se multiplient

« Après plusieurs heures de marche, j'atteignis l'énorme bloc de pierres qui porte la petite cité dominée par la grande église. [...] J'entrai dans la plus admirable demeure gothique construite pour Dieu sur la terre, vaste comme une ville, pleine de salles basses écrasées sous des voûtes et de hautes galeries que soutiennent de frêles colonnes » (© SWG).



« Eh ! Bien ?... on y voyait comme en plein jour, et je ne me vis pas dans ma glace !... Elle était vide, claire, profonde, pleine de lumière ! Mon image n'était pas dedans... et j'étais en face, moi ! » Illustration de Julian-Damazay (DR).

et sévissent déjà au Brésil : « Qui est-ce ? Messieurs, c'est celui que la terre attend, après l'homme ! Celui qui vient nous détrôner, nous asservir, nous dompter, et se nourrir de nous peut-être comme nous nous nourrissons des bœufs et des sangliers. » Cela s'inscrit dans une certaine fascination pour le fantastique au XIX^e siècle, dans la foulée d'Edgar Allan Poe ou de Marie Shelley, de Théophile Gautier ou de Paul Féval (entre autres). Par quelques aspects, il annonce certains récits d'Arthur Conan Doyle ou l'hallucinant *Dracula* du génial Bram Stoker, publié en 1897.

LE SECOND HORLA

La dernière version du Horla paraît en 1887 dans un recueil de nouvelles portant ce nom. Cette fois, il s'agit du journal tenu au jour le jour par un homme qui sent sa santé pé-

ricliter au fur et à mesure que ses angoisses augmentent : « Vers dix heures, je monte dans ma chambre. À peine entré, je donne deux tours de clef, et je pousse les verrous ; j'ai peur... de quoi ?... Je ne redoutais rien jusqu'ici... J'ouvre mes armoires, je regarde sous mon lit ; j'écoute... j'écoute... quoi ? » Un bref séjour au mont Saint-Michel, « gigantesque bijou de granit », semble le guérir, mais les troubles reprennent pour empirer dès son retour. La carafe d'eau, le lait... Nouveau voyage, à Paris cette fois, où se déroule une curieuse séance d'hypnotisme. Au retour, tout semble aller mieux, là encore provisoirement. Survient l'épisode de la rose et après quelque temps, une conclusion s'impose : « Je suis perdu ! Quelqu'un possède mon âme et la gouverne ! » Pour en finir, le narrateur met le feu à sa maison, espérant détruire le Horla. Probablement en vain : « Non... non... sans

aucun doute, sans aucun doute... il n'est pas mort... Alors... alors... il va donc falloir que je me tue, moi ! » Alors *Le Horla*, conte fantastique dans l'esprit du temps ou songe prémonitoire, pour un Guy de Maupassant dont la raison vacillera bientôt, qui tentera de mettre fin à ses jours en 1892 et qui s'éteindra à la clinique pour aliénés du docteur Blanche, à Paris, le 6 juillet 1893 ? ■ SWG.



1. La maison de santé du docteur Blanche, à Paris, vers 1900, dans l'ancien hôtel de Lamballe (XVI^e arrondissement), aujourd'hui siège de l'ambassade de Turquie. Gérard de Nerval, Charles Gounod ou encore Théophile Gautier y séjournèrent. Maupassant y finit ses jours, rongé par la folie (© coll. SWG).

2. Tombe de Maupassant dans le cimetière du Montparnasse (© SWG).



